

Race, ethnicité et concurrence interminorités : le cas des rivalités politiques entre Africains-Américains et Latinos dans la ville de Compton (Californie).

Yohann Le Moigne

Résumé :

La ville de Compton, une banlieue pauvre de Los Angeles, a connu d'importantes transformations démographiques au cours des dernières décennies. Entre 1980 et 2010, le pourcentage d'Africains-Américains dans la population de la ville a chuté de 75% à 34%, tandis que celui des Latinos augmentait de 21% à 65%. Pourtant, alors que les Latinos constituent une proportion importante de la population locale depuis les années 1980, la classe politique africaine-américaine contrôle sans partage la politique locale depuis maintenant plus de quarante ans, ce qui constitue une source importante de tensions entre les deux groupes.

Cet article vise à analyser les causes du développement de cette concurrence et les mécanismes ayant contribué au maintien d'une telle domination politique africaine-américaine en dépit de changements démographiques profonds.

Race, ethnicity and interminority competition : the case of the political rivalries between African-Americans and Latinos in the city of Compton (California).

Abstract :

The city of Compton, a poor Los Angeles suburb, has experienced significant demographic transformations over the last decades. Between 1980 and 2010, the percentage of African-Americans in the city decreased from 75% to 34% of the population, while the share of Latinos rose from 21% to 65%. However, whereas Latinos have made up an important part of the local population since the 1980s, African-American leaders have controlled local politics for more than forty years, which constitutes an important source of tensions between the two groups.

This article aims at analyzing the causes of the development of such a competition as well as the mechanisms that contributed to the perpetuation of black political domination despite deep demographic changes.

Introduction

Les politistes ont traditionnellement utilisé la dichotomie classique « blanc/non-blanc » pour analyser la représentation politique des minorités ethno-raciales aux États-Unis. Mais l'immigration massive en provenance du Mexique et d'Amérique Centrale qu'a connue le pays à partir des années 1980 a remodelé les relations raciales dans l'Amérique urbaine, en particulier dans les États du Sud-Ouest. L'installation de nombreux immigrants latinos dans des villes et des quartiers auparavant majoritairement noirs a généré de nouveaux types de contacts, et donc de conflits potentiels, entre Africains-Américains et Latinos. Ceci s'est généralement produit dans un contexte socio-économique extrêmement défavorable qui a constitué un terreau fertile à l'émergence d'une concurrence entre les deux groupes.

La ville de Compton, une banlieue pauvre de l'agglomération de Los Angeles principalement connue pour ses gangs et ses groupes de *gangsta rap*¹, constitue un cas d'étude intéressant de la façon dont la succession ethnique peut influencer les relations raciales, en particulier dans le domaine politique.

Compton a en effet connu d'importantes transformations démographiques au cours des trois dernières décennies. Entre 1980 et 2010, le pourcentage d'Africains-Américains dans la population de la ville a chuté de 75% à 34%, tandis que celui des Latinos augmentait de 21% à 65%. Pourtant, alors que les Latinos constituent une proportion importante de la population locale depuis les années 1980, la classe politique africaine-américaine contrôle sans partage la politique locale depuis maintenant plus de quarante ans. Avant l'élection municipale de 2013, aucun Latino n'avait siégé au conseil municipal. Cette sous-représentation politique de la population latino a naturellement généré des tensions interraciales sur lesquelles nous reviendrons.

Cet article vise donc à analyser les causes du développement de cette concurrence et les mécanismes ayant contribué au maintien d'une telle domination politique africaine-américaine en dépit de changements démographiques profonds.

Pour ce faire, je m'appuie sur un travail de terrain de 15 mois à Compton, au cours duquel j'ai réalisé une cinquantaine d'entretiens auprès de divers acteurs politiques et associatifs locaux, et assisté à des dizaines de réunions publiques (réunions du conseil municipal, du conseil

¹ Voir Le Moigne (2011) et Le Moigne (2013).

d'administration du district scolaire, d'associations locales, de groupes de quartier...) entre 2010 et 2013.

Des facteurs endogènes qui minent l'engagement civique et entravent l'incorporation politique latino

Les chercheurs travaillant sur le déficit de représentation politique des minorités ethnoraciales font généralement le constat qu'un certain nombre de facteurs endogènes à ces groupes entravent leur incorporation politique. Leurs travaux permettent souvent de mettre en lumière l'important décalage entre le poids démographique des populations étudiées et leur poids électoral.

Les Latinos de Compton ne dérogent pas à la règle. Ils ont, d'une part, un faible taux d'inscription sur les listes électorales : les électeurs latinos représentent seulement 40% de l'électorat municipal alors que leur groupe ethnique constitue 65% de la population de la ville. A l'inverse, les Africains-Américains, qui ne représentent plus que 34% de la population locale, constituent près de 60% de l'électorat². Ceci s'explique en grande partie par des facteurs classiques liés à l'âge et à la citoyenneté des Latinos de Compton : seulement 30,6 % d'entre eux sont à la fois majeurs et citoyens américains, les deux principaux critères garantissant le droit de vote³.

La population latino locale se caractérise, d'autre part, par un très faible taux de participation des inscrits. Lors de l'élection municipale de 2011 par exemple, seuls 3% des Latinos inscrits sur les listes électorales ont voté⁴. Là encore, cela s'explique par des facteurs bien identifiés par les politistes comme responsables d'un accroissement du « coût » de la participation électorale, à savoir la faiblesse de leur niveau socio-économique (essentiellement

² Ces chiffres sont issus d'un comptage manuel des noms de famille espagnols (effectué à l'aide d'une liste de noms de famille latinos établie par le bureau du recensement) sur les listes d'émargement des premier et deuxième tours de l'élection municipale de 2011. La ville étant virtuellement bi-raciale (plus de 99% des résidents sont noirs et/ou latinos), on peut considérer qu'une très large majorité des électeurs ne portant pas de nom espagnol sont africains-américains.

³ Source: *U.S. Census Bureau, 2008-2012 American Community Survey*.

⁴ Ce chiffre a également pu être déterminé grâce au comptage effectué à partir des listes d'émargement de l'élection municipale de 2011. A titre de comparaison, les électeurs noirs ne s'étaient pas non plus déplacés en grands nombres lors de ce scrutin puisque seuls 12% des Africains-Américains inscrits sur les listes avaient voté. La faiblesse de la participation électorale est un problème récurrent à Compton.

des niveaux de revenus et d'éducation)⁵ et la faible maîtrise de l'anglais⁶, mais également par des facteurs culturels liés au contexte politique dans leur pays d'origine (en l'occurrence, la corruption, le clientélisme et l'autoritarisme qui caractérisaient le paysage politique mexicain jusque dans les années 1990 ont contribué au développement, au sein de l'électorat national, d'un sentiment d'inefficacité politique qui s'est matérialisé par un abstentionnisme massif ayant perduré une fois les immigrants mexicains installés aux États-Unis⁷).

Au-delà de ces facteurs habituels, ce qui fait tout l'intérêt de la ville de Compton en tant que cas d'étude est l'importance que l'histoire et le contexte politique local ont eu dans le développement de rivalités de pouvoir entre les deux « communautés »⁸, et la mise en perspective de ce contexte local dans le contexte plus global de stratification raciale qui caractérise la société américaine.

En effet, si les Latinos ont dû attendre aussi longtemps avant d'être représentés politiquement, et si leur influence réelle sur la politique locale est toujours aussi faible, c'est aussi (et peut-être surtout) parce que la population africaine-américaine et en particulier sa classe politique se sont montrées très réticentes à l'idée de partager le pouvoir.

Discriminations structurelles et manque de volonté politique : près de quarante ans de revendications latinos non-satisfaites

Jusque dans les années 1960, Compton était une ville ségrégationniste quasi exclusivement blanche⁹. Mais la victoire du mouvement pour les droits civiques et la fin de la ségrégation légale permirent à de nombreuses familles noires originaires des ghettos voisins de Watts et South Central de s'installer à Compton, ce qui généra un exode massif de la population blanche et permit aux Africains-Américains, désormais majoritaires, de conquérir le pouvoir

⁵ Verba et Nie, 1972 ; Oliver, 2012.

⁶ MacManus, 1982 ; Desipio, 1996.

⁷ Voir Klesner, 2003. A Compton, 90% des Latinos sont d'origine mexicaine d'après le recensement de 2010.

⁸ J'utilise ici les guillemets pour signaler que, comme nous le verrons par la suite, les populations concernées (les Latinos et les Africains-Américains) ne sont pas aussi homogènes que ce que le terme « communauté » pourrait laisser entendre.

⁹ Pour des détails sur les mécanismes ségrégatifs mis en place par les résidents et les élus locaux dans la première moitié du 20^{ème} siècle afin de conserver l'homogénéité raciale de la ville en dépit de la forte croissance de la population noire à quelques kilomètres au nord, dans les ghettos de South Central Los Angeles et de Watts, voir Sides (2004) et Straus (2014).

politique. Ces transformations offrirent aux Latinos, qui représentaient 13% de la population municipale en 1970 puis 21% en 1980, l'espoir légitime de voir leur influence politique s'accroître. Mais au fil des années, il leur apparut de plus en plus clairement que les leaders noirs n'étaient pas disposés à partager un pouvoir conquis de haute lutte et qu'il leur faudrait se battre pour parvenir au niveau d'incorporation politique auquel ils aspiraient.

Les premières revendications hispaniques furent émises dès les années 1970 et l'intensité et la fréquence des conflits augmentèrent dans les années 1980 et 1990 à mesure que des accusations de racisme étaient lancées à l'encontre des diverses administrations noires¹⁰. Trois types de revendications ont structuré la mobilisation latino pendant plus de trente ans : il s'agissait de mettre fin à la sous-représentation des Latinos (1) dans les emplois publics (à la mairie comme au sein du district scolaire), (2) parmi les élus et les membres de diverses commissions de travail mises en place par la municipalité et le district scolaire, et (3) de remédier au manque de moyens et de personnel dans les écoles afin de faire face à la transformation démographique en cours et de répondre aux besoins spécifiques d'élèves latinos de plus en plus nombreux.

Alors qu'en 1976 l'État de Californie avait imposé aux districts scolaires la mise en place de programmes d'éducation bilingue afin de faciliter l'apprentissage des enfants d'immigrés, le district de Compton refusa dans un premier temps de développer un tel programme, avant d'y être contraint en 1979. Cependant, ce programme était très mal doté, en termes de moyens financiers comme de personnel. Plus de dix ans plus tard, en 1990, alors que 51% des élèves du district étaient latinos et que 8000 d'entre eux maîtrisaient peu (ou pas) l'anglais, seuls 4% des enseignants étaient latinos et le district ne disposait que de 46 enseignants bilingues¹¹. En dépit des revendications et de la mobilisation d'activistes et de parents d'élèves latinos, les choses n'évoluèrent que très peu lors des deux décennies suivantes. En 2009, alors que 77% des élèves étaient latinos¹², le district avait décidé de supprimer son programme d'éducation bilingue¹³. De

¹⁰ Straus, 2014.

¹¹ *Ibid.*

¹² « 2009 CBEDS summary report », Compton Unified School District, novembre 2010.

¹³ En 1998, la *Proposition 227*, un référendum d'initiative populaire qui proposait de supprimer l'éducation bilingue dans les écoles publiques, fut votée à 61% par les électeurs californiens. En pratique cependant, de nombreux districts passèrent outre la loi et parvinrent, grâce à différents stratagèmes, à maintenir des programmes s'apparentant à de l'éducation bilingue. Ce fut le cas à Compton avant que ces programmes ne soient démantelés, officiellement pour des raisons économiques.

plus, seulement 26,5% de l'ensemble du personnel du district et six des 33 directeurs d'établissement étaient latinos¹⁴. Enfin, depuis 2009, aucun Latino ne figure parmi les sept membres permanents du conseil d'administration du district scolaire.

Cette situation de sous-représentation touchait également la mairie où moins de 10% des employés municipaux étaient latinos en 1990 (contre 78% pour les Noirs) alors que la population latino représentait 40% des résidents de la ville¹⁵. Là encore, ces disparités ne se sont pas résorbées : en 2011, alors que les Latinos représentaient 65% de la population, seuls 9 membres de commissions de travail sur 90, un directeur de service sur 19 et 26,5% des employés municipaux (contre 62,2% pour les Africains-Américains) étaient latinos¹⁶.

Avec la croissance démographique hispanique, les élites africaines-américaines locales se sont cramponnées à leur pouvoir, érigeant de véritables barrières structurelles afin d'empêcher toute incorporation politique et professionnelle latino. Deux types de réponses aux revendications latinos ont été offertes par les responsables politiques et administratifs noirs : l'exclusion, c'est à dire le rejet pur et simple des demandes ; et le tokénisme, c'est à dire « une forme de cooptation, un moyen d'apaiser les critiques faites à la majorité sans véritablement transformer les pratiques institutionnelles responsables des inégalités »¹⁷.

Au cours des années 1980 et 1990, les officiels africains-américains ont, pêle-mêle, refusé la demande d'instauration d'un programme d'*affirmative action* à la mairie au motif que la majorité des employés étaient noirs et que l'*affirmative action* leur était par essence réservée ; coopté et nommé des Latinos à des postes symboliques ne mettant en péril ni l'orientation générale des politiques en vigueur, ni le contrôle politique exercé par les leaders africains-américains ; empêché la promotion et la nomination de candidats latinos compétents à des postes à responsabilités, à la mairie comme au district scolaire, en leur préférant des candidats noirs souvent parfaitement incompétents issus de l'extérieur ou proches de responsables politiques déjà en poste ; ou encore verrouillé, par le biais du puissant syndicat des enseignants (majoritairement noir), le processus de recrutement au sein du district scolaire de façon à favoriser l'embauche de candidats noirs. Dans les années 1990, l'administration noire pratiquait une discrimination

¹⁴ « 2009 CBEDS summary report », Compton Unified School District, novembre 2010.

¹⁵ Straus, 2014.

¹⁶ Les statistiques concernant l'appartenance ethno- raciale des employés municipaux sont disponibles, sur demande, auprès du département des ressources humaines de la mairie de Compton.

¹⁷ Freer, 2004, p.24.

tellement visible et intense que les leaders latinos n'hésitèrent pas à comparer publiquement Compton au Mississippi des années 1950 ou au régime sud-africain¹⁸. Le climat se détendit quelque peu au cours des années 2000 suite à l'élection d'un nouveau maire mais le manque de volontarisme de la nouvelle administration ne permit aucune avancée significative en terme d'incorporation politique des Latinos¹⁹.

De l'importance du contexte local dans le développement de pratiques exclusives

Comment, dès lors, expliquer les réactions des leaders africains-américains aux revendications hispaniques et l'exclusion dont ont été victimes les Latinos à la fois en termes de représentation politique et d'accès à l'emploi public ?

Du déni à la remise en cause du concept d'affirmative action

Il convient tout d'abord de préciser que, dans les années 2010 comme il y a trente ans, la classe politique africaine-américaine était caractérisée par un déni manifeste, sinon de la situation de surreprésentation dont bénéficient les Africains-Américains dans la politique locale et les emplois publics, du moins de l'assertion selon laquelle cette situation résulterait de pratiques discriminatoires. Beaucoup de leaders africains-américains affirmaient, au contraire, que cette situation était le fruit d'un rapport de force politique et que le faible niveau de participation électorale des Latinos était la principale cause de leur absence d'incorporation politique. Paulette Gipson, la présidente de la section locale de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP) me déclara par exemple :

« Les Latinos ne sont pas représentés politiquement parce que la majorité d'entre eux ne sont pas enregistrés sur les listes électorales ou ne sont pas citoyens. Ce n'est pas la faute des Noirs. S'ils sont majoritaires et que les Noirs ne votent pas, ils devraient être en mesure de

¹⁸ Cotton, 1994 ; Pallan, 1993.

¹⁹ L'exemple le plus frappant de ce manque de volontarisme fut le maintien, en dépit des protestations des leaders latinos, d'un système électoral qui diluait le poids des électeurs latinos et qui, associé à une intense polarisation raciale du vote (les électeurs noirs votent principalement pour des candidats noirs, et les électeurs latinos pour des candidats latinos), a, des décennies durant, fait de l'élection d'un conseiller municipal latino une perspective hautement improbable. Voir Le Moigne (2014) pour plus de détails.

contrôler la ville. Mais il y a beaucoup d'apathie. S'ils sont enregistrés sur les listes et qu'ils ne votent pas, ce n'est pas la faute des Noirs non plus. Je comprends que les Latinos aient le sentiment de ne pas être représentés, je ne suis juste pas d'accord avec le fait qu'ils rejettent la faute sur le leadership noir. Ils doivent s'organiser pour faire voter les jeunes, s'organiser pour gagner du pouvoir, d'autant plus qu'ils sont majoritaires »²¹.

De plus, les leaders noirs insistaient fréquemment sur le manque de compétences et de qualités des candidats latinos. Ce faisant, ils tenaient à marquer leur opposition à l'idée selon laquelle la croissance numérique de la population latino lui donnerait un droit automatique à la représentation politique et à une « part » des ressources municipales. Ils prônaient ainsi une égalité de moyens plutôt qu'une égalité de résultats en termes d'accès des minorités à la représentation politique et à l'emploi public. En 2011, au cours d'un entretien avec le conseiller municipal Willie Jones et son assistant, James Hays, je mentionnai le fait que l'embauche des Africains-Américains dans le secteur public local avait été favorisée par la mise en place de programmes d'*affirmative action* au cours des décennies précédentes et que les leaders latinos de Compton revendiquaient une part de ces emplois. James Hays répondit :

« Il n'y a pas de 'part'. Et je pense que le problème vient de là. Les Latinos pensent qu'ils ont droit à une 'part', mais il n'y a plus de 'droit', et il n'y a pas de 'part' ! Le comté emploie une majorité de Latinos. Si tu vas dans telle ou telle ville, il y aura toujours un groupe ethnique plus représenté qu'un autre, et à Compton il y a une proportion juste, je pense, de Latinos dans les effectifs. Mais ils n'ont pas été employés parce qu'ils étaient latinos »²².

Ce positionnement allait à l'encontre des revendications historiques des activistes noirs, qui avaient soutenu la mise en place de programmes d'*affirmative action* dont avait largement bénéficié la population africaine-américaine à l'échelle nationale.

Afin de justifier la surreprésentation des Noirs dans les emplois municipaux et sa conséquence logique, la sous-représentation des Latinos, de nombreux Africains-Américains de

²¹ Entretien avec Paulette Gipson, 19 juillet 2011.

²² Entretien avec Willie Jones et James Hayes, 27 juin 2011.

Compton en arrivaient donc à remettre en cause la légitimité même de l'*affirmative action* pourvu qu'ils ne la revendiquent pas pour eux-mêmes.

Concurrence, jeu à somme nulle et contexte biracial

Si l'exclusion fut le type de réponses le plus fréquemment opposé aux revendications latinos, c'est que les leaders noirs considéraient la politique locale comme un jeu à somme nulle, en particulier dans le contexte biracial qui caractérisait la ville. En effet, les enjeux des élections locales, qui sont le plus souvent non-partisanes²³, n'ont souvent trait qu'à l'allocation et à la distribution de ressources (en particulier les emplois et les contrats publics), ce qui engendre une concurrence importante entre différents groupes qui perçoivent souvent le contexte comme un jeu à somme nulle, *a fortiori* en période de difficultés économiques²⁴. A l'échelle des communautés²⁵, la principale interrogation devient alors : qui reçoit quoi au détriment de qui ? Localement, dans les villes et les quartiers où Noirs et Latinos se côtoient, cette proximité génère dans certains cas de la concurrence entre les deux groupes, mais dans d'autres de la coopération. L'un des facteurs favorisant le développement de l'un ou l'autre de ces types de relations est la présence ou non d'un troisième groupe ayant un niveau social plus élevé et faisant office d'« ennemi commun ». Browning, Marshall et Tabb (2003) ont par exemple noté que les conflits intra- ou inter-minorités au sein des gouvernements locaux ont parfois remplacé l'unité qui

²³ La très grande majorité des électeurs et la totalité de la classe politique de Compton sont sympathisants démocrates (le dernier maire républicain a été élu en 1957). De plus, les deux maires qui étaient en poste de 1993 à 2013, durant la période où les tensions étaient les plus vives, n'étaient pas membres du Parti démocrate et n'avaient virtuellement aucun contact avec l'*establishment* démocrate de Los Angeles ainsi qu'avec le reste de la classe politique noire de l'agglomération. Cela signifie, d'une part, que les enjeux des élections locales sont moins liés à des questions idéologiques qu'à des questions d'intérêts, et, d'autre part, que les acteurs locaux se sont affranchis, durant de nombreuses années, des dynamiques et des rapports de force internes à la coalition multiraciale qu'est le Parti démocrate californien. Toutefois, la situation a évolué avec l'émergence récente de deux jeunes élus locaux noirs (dont la nouvelle maire) étroitement liés au parti, ce qui aura certainement des conséquences importantes comme nous le verrons plus loin.

²⁴ Kaufmann, 2004 ; Oliver, *op. cit.*

²⁵ L'utilisation du terme « communauté » est ici justifiée par l'importance de ce que les Américains appellent la « *racial politics* », en particulier en contexte urbain. Il ne s'agit pas d'insinuer que les populations constituées en communautés ethno-raciales représentent des groupes parfaitement homogènes, notamment en termes socio-économiques, mais de souligner qu'il se développe au sein de nombreuses populations minoritaires, et notamment les plus marginalisées, un sentiment d'appartenance, de destin et d'intérêts communs. Ces représentations sont susceptibles de constituer un ciment très fort entre les individus qui composent les groupes, ce qui explique l'importance de la polarisation raciale dans la politique locale américaine, mais elles n'empêchent cependant pas le développement d'une concurrence et de rivalités de pouvoir internes à chaque « communauté ».

pouvait exister à l'époque où ces gouvernements étaient contrôlés par un ennemi commun, les Blancs conservateurs. C'est ce qui s'est produit à Compton, dans un contexte institutionnel, démographique et socio-économique tout à fait particulier qui a renforcé le sentiment de jeu à somme nulle.

Contrairement aux quartiers de Watts et de South Central (les principales zones de contact entre Noirs et Latinos à Los Angeles), Compton est une ville et dispose à ce titre de ses propres institutions. Les enjeux politiques y sont donc beaucoup plus importants. Les Noirs et les Latinos de Compton sont en effet directement en concurrence pour les postes de maire, de conseillers municipaux (quatre postes) ou encore de membres du conseil d'administration du district scolaire (sept postes) ainsi que pour l'ensemble des emplois publics fournis par la mairie et le district scolaire. A l'inverse, les habitants de Watts et de South Central sont en concurrence avec l'ensemble des résidents de Los Angeles et développent souvent de ce fait un sentiment de destin commun qui n'existe plus véritablement à Compton.

A Compton, la faible base industrielle a fait de la mairie et du district scolaire les principaux employeurs de la ville. Le contrôle politique de ces deux institutions offre donc la possibilité de contrôler l'allocation d'une grande partie des emplois locaux. Les leaders noirs ne furent par conséquent pas prompts à en partager les bénéfices avec les Latinos, en particulier dans un contexte socio-économique aussi difficile pour les Noirs de l'agglomération. Les Africains-Américains au pouvoir étaient donc réticents à embaucher des Latinos afin ne pas porter préjudice à leur propre groupe racial et s'assuraient que la vaste majorité des emplois disponibles bénéficiaient à leurs propres amis, voisins et proches²⁶.

Aussi, lorsque la situation économique régionale se dégrada fortement au début des années 1990²⁷, la classe politique africaine-américaine de Compton renforça sa mainmise sur un secteur public qui était devenu un secteur refuge. De plus en plus de leaders noirs se mirent à justifier ce monopole de l'emploi public local par le fait que les Latinos étaient surreprésentés dans le secteur privé, duquel étaient exclus un grand nombre d'Africains-Américain. Maxcy Filer - figure locale du mouvement pour les droits civiques, co-fondateur de la section de la NAACP de Compton et conseiller municipal de 1976 à 1991 déclara par exemple au *Los Angeles Times* :

²⁶ Straus, 2014.

²⁷ La fin de la guerre froide marqua en effet le début d'une importante récession en Californie, qui toucha principalement le comté de Los Angeles. Entre 1990 et 1994, 437 000 emplois furent supprimés dans le comté (Walters).

« je vous accorde qu'il y a un nombre insuffisant d'employés Latinos à la mairie de Compton, mais si vous allez jeter un oeil dans les usines entre la rue Alondra et le boulevard Artesia²⁸, 98% de leurs employés sont hispaniques »²⁹.

Une hypothétique surreprésentation hispanique dans le secteur privé servait donc à reconnaître et à justifier l'existence de pratiques discriminatoires (qui ne disaient pas leur nom) dans le secteur public.

Dans un contexte socio-économique dramatique, les leaders noirs ont perçu la défense des intérêts économiques de leur communauté comme une nécessité vitale. Le contrôle total des institutions locales qu'ils se mirent à exercer après l'exode des Blancs leur permit de le faire sans avoir à se soucier des Latinos. Comme le précise Straus, « depuis que les Blancs ne contrôlent plus les différentes structures du pouvoir à Compton, Noirs et Latinos n'ont plus d'ennemi commun contre qui s'unir. A l'inverse, en tant que détenteurs du pouvoir, les Noirs ont plus à perdre qu'à gagner d'une alliance avec les Latinos »³⁰.

Le nativisme municipal comme (nouvel) outil de consolidation du pouvoir

Depuis les années 1980, et en particulier dans les années 1990, les différences culturelles et linguistiques ont largement été invoquées (en plus de la crise économique) pour justifier la sous-représentation des Latinos dans les emplois publics. Alors que les immigrants constituaient à peine 21% de la population latino de Compton en 1970, ils en représentaient 55% en 1980 et près de 61% en 1990³¹. L'accroissement de la distance culturelle entre les Noirs et les Latinos pendant la grande vague migratoire a contribué à accroître la distance sociale entre les deux groupes et a créé un contexte dans lequel les Noirs ne partageaient plus grand chose avec ces nouveaux arrivants, en termes de langue mais aussi de « valeurs »³².

²⁸ Ces deux artères constituent respectivement les frontières nord et sud de la principale zone industrielle de la ville.

²⁹ Fuetsch, 1989.

³⁰ Straus, 2009, p. 509.

³¹ Source : *U.S. Census*.

³² Les anthropologues désignent généralement l'acculturation comme un processus de convergence se produisant lorsque deux systèmes culturels entrent en contact (voir Cuhe pour plus de détails sur les concepts de culture et d'acculturation). Les évolutions internes à la population latino de Compton (d'une population majoritairement

Ainsi, les immigrés ont rapidement été rendus responsables de la dégradation générale des relations interraciales, en particulier du fait de caractéristiques culturelles jugées incompatibles avec le mode de fonctionnement local et d'un manque (supposé) de volonté d'assimilation.

De ce fait, les officiels africains-américains, certainement influencés par le traitement médiatique des différents conflits présentés comme des « tensions raciales », insistent de plus en plus sur la différence entre *Chicanos*³³ et nouveaux immigrés. Frank Wheaton, porte-parole de la mairie de Compton durant les années 1990, me déclara au cours d'un entretien :

« J'ai grandi avec des Latinos. Les écoles de Compton ont toujours été mixtes, il n'y avait pas de problèmes. C'est l'immigration des années 1970/1980 qui a créé un refuge pour les immigrés. Les gens qui n'ont pas grandi ici sont en conflit avec ceux qui ont grandi ici. Ce sont des tensions nouvelles qui ont généré une division nouvelle : étrangers/nationaux. Et quand je dis étrangers, je parle au sens littéral parce que Compton a toujours été intégrée et il y a toujours eu de bonnes relations entre Noirs et Latinos. La ville de Compton n'a jamais eu de problèmes raciaux. Ce sont les médias qui se sont trop focalisés là-dessus et qui ont voulu semer les graines de la discorde. Il n'y a pas de tensions entre ceux qui ont grandi ici et qui aiment la ville »³⁴.

Il s'agissait ainsi de couper court à toutes les accusations de racisme ciblant les leaders noirs de la ville : les Noirs n'étaient pas racistes, ils avaient au contraire toujours été très proches des *Chicanos*. En faisant des nouveaux immigrés des « étrangers dans la ville » par opposition aux *Chicanos* qu'ils avaient l'habitude de côtoyer, les leaders noirs ont créé une nouvelle dichotomie basée sur des critères culturels et nationaux plutôt que strictement raciaux. Ils ont ainsi pu justifier l'absence d'incorporation politique des Latinos et les réponses minimalistes à la plupart de leurs revendications.

mexicaine-Américaine à une population majoritairement immigrée) au cours des années 1980 et 1990 ont constitué une fracture dans le processus de convergence culturelle qui était en cours depuis les années 1960. Elles ont donc contribué à accroître la distance culturelle entre la « communauté » africaine-américaine et la « communauté » latino (en réalité composée d'individus issus de vagues migratoires différentes et disposant donc de référents culturels différents).

³³ Les *Chicanos* étaient des Mexicains-Américains engagés dans la lutte pour la reconnaissance culturelle et politique de leur communauté dans les années 1960 et 1970. Ils étaient souvent issus de familles résidant sur le territoire américain depuis plusieurs générations.

³⁴ Entretien avec Frank Wheaton, 12 juillet 2011.

Pourtant, nous l'avons vu, les *Chicanos* n'étaient pas non plus incorporés dans les années 1970 et 1980 et d'autres excuses étaient alors utilisées pour justifier de leur mise à l'écart. Browning, Marshall et Tabb (1984) ont montré que, même dans les années 1960 et 1970 en Californie, l'incorporation politique des Noirs n'a pas nécessairement facilité celle des *Chicanos*. En effet, certains activistes noirs les considéraient comme des Blancs qui cherchaient à tirer profit du travail fourni par les Noirs lors du mouvement pour les droits civiques. Ainsi, partout où ils le purent, les Noirs ne se firent pas prier pour créer des coalitions multiraciales sans l'aide des Latinos, ce qui leur permit de ne pas se montrer particulièrement sensibles à leurs intérêts³⁵. Ces critiques furent également formulées à Compton à partir des années 1980. Elles faisaient écho à la position ambivalente des Latinos dans le Sud-Ouest américain, et en particulier en Californie, durant les prémices du mouvement pour les droits civiques. Il convient ici de rappeler que les Mexicains-Américains, notamment par le biais de la *League of United Latin American Citizens* (LULAC), se mobilisèrent dans les années 1930 pour être officiellement reconnus comme « blancs » par le Bureau fédéral du recensement qui venait de faire des « Mexicains » un nouveau groupe racial³⁶. Leur requête fut entendue et ils furent de nouveau comptabilisés parmi la population blanche à partir du recensement de 1940. Ils purent ainsi bénéficier de certains privilèges, notamment dans le domaine professionnel puisqu'ils furent acceptés dans des syndicats blancs immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale et réalisèrent de biens meilleurs progrès que les Noirs dans le secteur industriel en se voyant par exemple octroyer des promotions beaucoup plus facilement. Ceci contribua au développement d'un sentiment anti-Latinos chez beaucoup d'ouvriers noirs³⁷. Mais les difficultés rencontrées en termes d'intégration et surtout les victoires législatives du mouvement pour les droits civiques (notamment le passage du *Voting Rights Act* en 1965) ainsi que la mise en place de programmes d'*affirmative action* convainquirent la nouvelle génération de Mexicains-Américains de reconnaître et de revendiquer leur statut de minorité afin de défendre leurs intérêts économiques et politiques³⁸. D'importantes organisations comme le *National Council of La Raza* et le *Mexican American Legal Defense and Educational Fund* (MALDEF) se mobilisèrent à l'échelle nationale pour convaincre le gouvernement fédéral qu'eux aussi méritaient d'être considérés comme des minorités, tout en

³⁵ Browning, Marshall et Tabb, 1984.

³⁶ Sanchez, 1993.

³⁷ Sides, 2003.

³⁸ Ghorra-Gobin, 1997a, 1997b.

prenant garde à conserver leurs distances vis à vis du statut de minorité *raciale* des Africains-Américains. Alors qu'ils étaient quasiment absents de la scène politique au moment où les Noirs et les Blancs progressistes commencèrent à se mobiliser pour les droits des Africains-Américains, les *Chicanos* parvinrent, après quelques années de lobbying, à faire reconnaître les Latinos comme un groupe minoritaire grâce à la création par le Bureau fédéral du recensement de la catégorie *ethnique* « hispanique » dans les années 1970 ainsi qu'à l'amendement de 1975 au *Voting Rights Act*, dont l'objectif était de protéger les droits électoraux des minorités linguistiques³⁹. Ce ralliement tardif, et presque contraint, à la cause des minorités généra la méfiance de beaucoup d'Africains-Américains, même si les activistes noirs et *chicanos* étaient parvenus à construire des relations de collaboration, en particulier à l'échelle locale⁴⁰.

C'est à cette époque que les revendications latinos, portées par un petit groupe de *Chicanos*, gagnèrent en intensité à Compton, poussant les élus noirs à s'organiser et à affuter leurs arguments. Eux qui avaient vécu le mouvement pour les droits civiques, et qui, pour beaucoup, y avaient participé, ne se firent pas prier pour rappeler que, quelques décennies auparavant, la « communauté hispanique » avait été beaucoup moins prompte à se lever pour réclamer l'égalité et la justice pour les minorités.

Ainsi, pour certains leaders africains-américains, en particulier les plus anciens ou ceux qui avaient été influencés par des mouvements noirs plus radicaux, les revendications latinos des années 1980 et 1990 s'inscrivaient dans la continuité d'une histoire longue d'un demi-siècle : les Mexicains-Américains avaient, dans un premier temps, tout fait pour être considérés comme blancs, avant de calquer leur mobilisation sur celle des Noirs par pur pragmatisme et d'en tirer profit (aux dépens des Noirs) grâce à l'arrivée massive d'immigrés complètement étrangers à l'histoire de ces luttes.

³⁹ Ghorra-Gobin, 1997b ; Richomme, 2013.

⁴⁰ Voir Behnken pour des détails sur les relations ambiguës entre les acteurs noirs et *chicanos* du mouvement pour les droits civiques, notamment en Californie où les exemples de collaboration entre différentes organisations noires et *chicanos* n'étaient pas rares, comme en témoigne le rapprochement entre le *Student Nonviolent Coordinating Committee*, une organisation étudiante noire, et la *National Farm Workers Association*, un groupe militant pour les droits des travailleurs agricoles californiens (pour la plupart latinos) dirigé par le syndicaliste César Chávez. A Los Angeles, le *Black Panther Party* et les *Brown Berets*, leur pendant *chicano*, ont développé des relations fraternelles à partir de 1965. Mais les relations interraciales étaient loin d'être toujours idylliques, en témoigne la concurrence entre Noirs et *Chicanos* au sein du *Neighborhood Adult Participation Project*, un programme développé à South Central Los Angeles dans le cadre des politiques dites de "guerre contre la pauvreté" mises en place par l'administration Johnson.

La « boîte à outils » dans laquelle les leaders noirs piochaient pour justifier la non-prise en compte des revendications latinos et leur absence d'incorporation contenait donc un ensemble d'arguments à géométrie variable et souvent contradictoires. Ils pouvaient notamment reprocher aux « nouveaux Latinos » d'être trop différents des *Chicanos* des années 1970, qui étaient beaucoup plus américanisés et avaient davantage de points communs avec les Noirs, tout en se justifiant de ne pas favoriser l'incorporation hispanique en invoquant la volonté des Latinos d'être perçus comme Blancs à l'époque où les Noirs luttaienent pour leurs droits. Il homogénéisaient ainsi, lorsqu'ils pouvaient en tirer bénéfice, la « communauté » latino à travers l'histoire, en niant l'existence du mouvement *chicano* et en oubliant, volontairement ou non, que les Latinos de la génération LULAC n'étaient pas les mêmes que les *Chicanos* et qu'il existait d'importantes différences idéologiques entre ces deux groupes ; mais ils pouvaient également mettre un plus grand entrain à reconnaître l'hétérogénéité de la communauté hispanique, et plus particulièrement les différences entre *Chicanos* et immigrants, lorsque les revendications d'une plus grande prise en compte des besoins spécifiques de ces derniers se faisaient trop pressantes.

Il s'agissait donc pour les leaders africains-américains de protéger et de conserver un ensemble de privilèges qu'ils considéraient légitimes et que les revendications latinos remettaient en question. En dépit des multiples dénégations du leadership africain-américain, l'exclusion des Latinos a clairement revêtu une dimension raciale : l'élite noire locale ne souhaitait pas abandonner le pouvoir alors même qu'une frange importante de la population noire se trouvait dans une situation peu réjouissante à l'échelle nationale, et même locale (même si une bourgeoisie noire s'était développée dans l'ouest de Los Angeles), et voulait faire de Compton une ville refuge pour les Africains-Américains.

Compton, « ville noire » à majorité hispanique : de l'importance de la dimension symbolique du territoire

Les nombreuses études menées ces dernières années sur les relations entre Noirs et Latinos à l'échelle locale se sont essentiellement focalisées sur les intérêts matériels et la concurrence pour les ressources⁴¹. En revanche, aucune d'entre elles n'a, à ma connaissance, fait

⁴¹ Voir par exemple Morawska, 2001 ; Gay, 2006 ; et Telles, Sawyer et Rivera Salgado, 2011.

référence au symbole que représente le territoire pour l'un ou l'autre des groupes. Dans le cas de Compton, on ne peut se contenter d'avoir une vision instrumentaliste des conflits politiques, en ce sens que les enjeux ne sont pas liés uniquement au contrôle des ressources économiques, mais également à la dimension symbolique du contrôle d'un territoire historiquement associé à l'*empowerment* politique de la communauté noire.

Les transformations démographiques et politiques des années 1960 ont fait de Compton une ville particulière pour les Africains-Américains de la région. Alors que les émeutes de Watts en 1965 avaient eu un impact dramatique sur la population noire, et que beaucoup d'habitants avaient pris leurs distances avec South Central après ces événements, les Noirs de l'agglomération étaient à la recherche d'un espace qui leur permettraient de se soutenir économiquement et politiquement, ainsi que de réaffirmer leur identité sociale, culturelle et politique⁴². Dans ce contexte de quête d'espace communautaire, Compton devint un symbole local mais aussi national à la fin des années 1960 grâce à la prise de contrôle politique de la ville par de jeunes leaders noirs. Son statut de ville de classe moyenne, qui contrastait avec les ghettos délabrés dans lesquelles les Africains-Américains étaient généralement confinés à travers le pays, fit de Compton « la Mecque de la fierté et du succès noir »⁴³. Son important réseau d'églises noires, ses sportifs professionnels, ses entrepreneurs et sa classe politique africaine-américaine faisaient la réputation d'une ville qui avait permis à la communauté noire d'acquérir un important niveau d'indépendance. Dans un contexte d'intense stratification raciale qui avait abouti à faire des Africains-Américains le groupe racial le plus ségrégué et le plus défavorisé du pays, Compton était devenue une enclave pour la classe moyenne noire, une ville refuge pour les Africains-Américains qui souhaitaient fuir le ghetto et goûter eux aussi au rêve américain.

⁴² Chapple, 2010.

⁴³ Bradley, 2007, p. 20.



La municipalité affiche la couleur. En haut, la communauté africaine-américaine affiche sa fierté d'avoir un président noir jusque sur la façade de la mairie. A gauche, des affiches (installées par la mairie) faisant référence aux racines supposément noires de la civilisation égyptienne, un thème cher aux théoriciens afro-centriques. A droite, une affiche (également installée par la mairie) rendant hommage à Martin Luther King. Photographies prises en 2012 par l'auteur.

Si l'idée de la ville refuge est toujours aussi présente dans l'esprit des résidents et des leaders noirs, c'est que, en dépit d'une amélioration notoire de la situation des Africains-Américains depuis le mouvement pour les droits civiques⁴⁴, il existe toujours chez nombre

⁴⁴ Cette amélioration est cependant à relativiser à la lumière d'études récentes faisant état d'une augmentation des écarts de richesses entre les Américains blancs et les Américains noirs depuis la crise de 2008 (voir par exemple Kochhar et Fry, 2014). Par ailleurs, si la disparition de la discrimination légale a bénéficié à l'ensemble de la population noire, les progrès réalisés depuis les années 1960 ont surtout bénéficié aux classes moyennes et supérieures noires, engendrant une bifurcation socio-économique (Wilson) entre les couches les plus aisées et les plus qualifiées de la population noire qui ont pu quitter les ghettos et jouir d'un accès privilégié aux programmes d'*affirmative action*, et les Noirs les moins qualifiés qui se sont enfoncés dans la pauvreté dans des quartiers devenus

d'entre eux le sentiment d'être en lutte contre la domination blanche et pour la survie du peuple noir.

Le sentiment d'« invasion latino » que beaucoup d'Africains-Américains ont ressenti à partir des années 1980 et la peur de voir Compton tomber aux mains d'un groupe dont la présence était considérée comme illégitime renforcèrent leur volonté de faire de Compton une véritable enclave noire. Il y a donc, à Compton, une vieille garde noire qui a connu la rude bataille pour les droits civiques (ou qui en a étudié l'histoire) et qui considère les Africains-Américains comme les « propriétaires légitimes » de la ville⁴⁵. Ce sentiment, qui s'avère totalement incompatible avec l'élaboration de politiques multiculturelles, a conduit à l'exclusion quasi systématique des Latinos qui ont, de leur côté, vu s'accroître leur sentiment d'inefficacité politique et n'ont plus pris la peine de se déplacer aux urnes.

Quel avenir pour le leadership noir ? Enjeux de la recomposition du rapport de force politique.

Après une mobilisation de deux ans ponctuée par une action en justice, un petit groupe d'activistes latinos⁴⁶ est parvenu, en 2012, à transformer le système électoral local qui constituait le principal obstacle structurel à l'incorporation politique des Latinos de Compton⁴⁷. Cette transformation a permis, dès l'élection suivante (en 2013), aux électeurs latinos d'élire le premier conseiller municipal latino de l'histoire de la ville : Isaac Galvan, un jeune homme de 26 ans quasi inconnu jusqu'alors. Ceci indique qu'en dépit d'un important déficit d'organisation, la population latino possède un potentiel de mobilisation non-négligeable qui sera certainement à même d'être exploité dans un futur proche, à mesure que les enfants des immigrants latinos installés aux Etats-Unis durant la grande vague migratoire arriveront à maturité et deviendront

des « hyperghettos » (Wacquant). Cette bifurcation socio-économique illustre la diversité croissante des trajectoires et des expériences vécues par les Africains-Américains, et renforce par conséquent la nécessité d'interroger l'utilisation du terme « communauté » pour qualifier la population noire, en dépit d'un sentiment toujours très présent de *linked fate* lié à une histoire commune et à la survivance des discriminations raciales.

⁴⁵ Camarillo, 2010, p. 289.

⁴⁶ Ce groupe était composé, à la fois, de militants *chicanos* historiques, actifs à Compton depuis les années 1970, et d'une nouvelle génération de trentenaires et de jeunes quadragénaires qui étaient pour la plupart des enfants d'immigrés.

⁴⁷ Voir Le Moigne (2014) pour une description plus détaillée des enjeux liés à la transformation du système électoral local.

des électeurs, des leaders et des candidats rompus aux subtilités du système politique américain. La transformation du système électoral ainsi que la victoire de Galvan ont, de plus, certainement permis à beaucoup d'électeurs latinos de prendre conscience de leur potentiel politique et de se défaire du sentiment d'inefficacité qui a pendant longtemps entravé leur participation. Tout ceci devrait entraîner des évolutions majeures du rapport de force politique dans les années à venir dans la mesure où l'écart abyssal entre le poids démographique de la population latino et son poids électoral devrait inexorablement se réduire.

Si l'incorporation politique des Latinos semble désormais imminente, quel est en revanche l'avenir du leadership noir ? Est-il condamné à l'exclusion ou sera-t-il en mesure de conserver un certain niveau de pouvoir ? La classe politique noire de Compton se trouve aujourd'hui à la croisée des chemins. Plus que jamais mise sous pression par la montée en puissance de l'électorat latino, elle devra rapidement faire des choix qui auront une grande influence sur l'avenir politique de la ville et l'état des relations raciales. Deux possibilités s'offrent à elle : miser sur la coopération, et donc la formation de coalitions biraciales avec des Latinos, ce qui, comme l'a montré Sonenshein (1993), nécessite une idéologie et des intérêts communs ainsi qu'un leadership capable d'articuler ces deux dimensions de façon efficace (c'est ce qui a été fait dans la ville voisine d'Inglewood⁴⁸) ; ou défendre le *statu-quo* et prendre le risque d'une marginalisation politique durable tant la polarisation raciale de la politique locale est forte (c'est ce qui s'est produit dans une autre ville voisine, Lynwood⁴⁹).

⁴⁸ Si les deux villes possèdent des caractéristiques similaires en termes historique, socio-économique et démographique, la classe politique noire d'Inglewood a fait le choix d'accompagner les transformations démographiques en mettant en place, au milieu des années 1990, un programme d'« inclusion multiculturelle » (Fears, 1998) destiné, en partie, à aider les Latinos à parvenir au pouvoir. Aujourd'hui, alors que les Noirs ne représentent plus que 44% de la population et que les Latinos sont devenus majoritaires (51%), le conseil municipal d'Inglewood continue de refléter l'attachement de la ville au multiculturalisme. Le maire ainsi que deux conseillers municipaux sont africains-américains, tandis que les deux autres conseillers municipaux sont latinos. Si la population noire d'Inglewood n'est pas encore largement dominée numériquement par les Latinos comme à Compton, il semble cependant qu'elle ait posé les bases d'une coopération durable avec les Latinos qui pourrait lui permettre de conserver une influence politique de premier plan dans le futur.

⁴⁹ La ville de Lynwood a également connu des transformations similaires à celles de Compton. Alors que la classe politique noire contrôlait la ville depuis le milieu des années 1980, la croissance démographique latino engendra l'élection du premier conseiller municipal latino de l'histoire de la ville en 1989. Il devint maire en 1997 à l'issue d'une campagne électorale durant laquelle le principal argument utilisé pour mobiliser les électeurs latinos était qu'il fallait se débarrasser des conseillers municipaux noirs. Au cours de cette même élection, le conseil municipal devint majoritairement latino et des accusations de discrimination raciale ne tardèrent pas à être lancées contre la nouvelle majorité après que de nombreux employés municipaux noirs furent licenciés, et que des entreprises dirigées par des Africains-Américains perdirent leurs contrats avec la municipalité. Alors que les Latinos représentaient plus de 85% de la population de la ville dans les années 2000, contre à peine plus de 10% pour les Noirs, de nombreux Africains-

Si peu de choses semblent avoir été mises en place par les leaders noirs ces dernières années pour favoriser l'incorporation politique des Latinos, l'évolution récente des rapports de force internes à la classe politique africaine-américaine ouvre la voie à des changements importants. L'influence grandissante d'Isadore Hall, l'étoile montante de la politique locale, est à ce propos particulièrement intéressante. Conseiller municipal de 2003 à 2008, puis membre de l'Assemblée de Californie de 2008 à 2014 avant d'être élu au Sénat de Californie la même année, il s'engagea, à partir de 2009, dans un rapport de force avec le maire de l'époque, Eric Perrodin. Ayant besoin de cimenter son pouvoir dans son fief avant d'être en mesure de nourrir des ambitions nationales, Hall fit le pari de soutenir officiellement un autre candidat que celui du maire lors d'un scrutin destiné à élire un nouveau conseiller municipal. Le candidat soutenu par Hall l'emporta largement et ce schéma se reproduisit au cours des élections de 2011 et surtout de 2013, au cours de laquelle Perrodin ne se qualifia pas pour un second tour remporté par Aja Brown, une jeune candidate africaine-américaine soutenue par Hall qui devint la plus jeune maire de l'histoire de la ville à 31 ans. Hall, comme Brown, sont membres du Parti démocrate, au sein duquel ils jouissent d'une cote grandissante, ce qui pourrait rebattre les cartes à l'échelle locale, notamment pour les leaders latinos. Candidat au Congrès en 2016, Hall sait qu'il doit être en bons termes avec les majorités contrôlant les villes qu'il entend représenter, et dans lesquelles les Latinos jouent un rôle de plus en plus important. Il a donc, au fil des années, joué de son influence politique en tant que membre de l'Assemblée puis du Sénat de Californie pour soutenir officiellement les candidats ayant, selon lui, les plus grandes chances d'être élus aux conseils municipaux et aux conseils d'administration des districts scolaires de ces villes, et attendre d'eux qu'ils lui retournent la faveur une fois élus. Grâce à cette stratégie, Hall a pu recueillir le soutien d'un grand nombre d'élus de Compton et des villes environnantes (dont beaucoup de Latinos) et s'assurer de nettes victoires lors des élections à l'échelle de l'État. Pour le remplacer à son poste de Sénateur, il n'est donc pas surprenant qu'il ait choisi d'apporter son soutien officiel à Isaac Galvan, qui pourra également compter sur le soutien d'Aja Brown et de la majorité du conseil municipal de Compton.

Américains protestaient contre ce qu'ils considéraient comme une tentative de les exclure totalement de la vie civique locale (Cose, 2006).

Les ambitions d'Isadore Hall pourraient donc poser les bases d'une coalition biraciale à Compton, ce qui pourrait faciliter l'accès au pouvoir de leaders latinos et, paradoxalement, accroître les chances de la classe politique noire de conserver une certaine influence sur la politique locale.

Conclusion

L'exemple des rivalités entre Africains-Américains et latinos de Compton témoigne de l'importance de la dimension raciale dans les relations interminorités à l'échelle locale. Cette étude a permis de mettre en lumière un certain nombre de facteurs de déclenchement de tensions interraciales dans le domaine de la politique locale, qui pourront avoir des implications théoriques dans l'étude des relations interraciales sur des territoires urbains composés majoritairement de minorités ethno-raciales.

Les conflits observés sont, avant tout, caractérisés par un important sentiment de menace, tel qu'énoncé en psychologie sociale dans la théorie de la menace⁵⁰. Des menaces dites « réalistes »⁵¹ tout d'abord, avec la concurrence pour les ressources économiques et sociales associées au contrôle politique de la ville (emplois publics, contrats avec la mairie et le district scolaire, programmes d'éducation bilingue...). Mais ces menaces sont également « symboliques » comme en témoigne le développement d'un nativisme noir en réaction à la menace que ferait peser l'immigration hispanique sur la culture et la mémoire de la communauté africaine-américaine dans une ville aussi symbolique que Compton. La ville a donc servi de cadre à un processus de réinvention mémorielle au cours duquel le territoire a été considéré comme indissociable du groupe qui le contrôlait. En ce sens, l'étude de la formation et de la redéfinition des identités dans le contexte spécifique de Compton permet de mettre en lumière un lien étroit entre identité et territoire, qui, s'il est un thème très important en géographie, n'a été que très peu évoqué dans la littérature sur les relations interminorités.

L'intensité de ce sentiment de menace dépend par ailleurs d'un certain nombre d'autres facteurs liés aux contextes socio-économique et politique aux échelles locale, régionale et

⁵⁰ Stephan et Renfro, 2002.

⁵¹ Les menaces réalistes font planer le spectre d'un danger physique ou d'une perte de ressources.

nationale, ainsi qu'à des forces macrostructurelles qui attisent la concurrence interminorités au bas de l'échelle sociale.

Nous avons pu, dans le cadre de cette étude, faire dialoguer les approches économique, territoriale et culturelle généralement utilisées à diverses échelles mais rarement associées les unes aux autres. Cette mise en relation entre des approches développées aux échelles macro- et microsociales permet notamment de comprendre comment les forces macrostructurelles que sont la stratification raciale, le racisme institutionnel, la ségrégation spatiale et la restructuration du capitalisme impactent les conditions de vie objectives des groupes minoritaires sur des territoires paupérisés, ainsi que leurs représentations et donc la teneur des relations interraciales. Autrement dit, les comportements hostiles ou discriminatoires observés à l'échelle locale entre membres de différents groupes minoritaires (en particulier les Noirs et les Latinos) s'inscrivent dans un cadre plus global d'inégalités sociales et raciales générateur de concurrence et de rivalités de pouvoir interminorités. La situation relative des Africains-Américains au sein de la « hiérarchie ethno-raciale » aux échelle régionale et nationale explique le recours des Africains-Américains de Compton à des pratiques discriminatoires allant à l'encontre de leurs idéaux. Dans un contexte spécifique faisant passer l'intérêt avant l'idéologie, les dominés peuvent également devenir dominants.

Enfin, l'exemple de Compton, et notamment le traitement différent réservé aux *Chicanos* et aux immigrants par les leaders africains-américains, permet de mettre en lumière la malléabilité des concepts de race et d'ethnicité ainsi que la confusion définitionnelle qui les entoure. Alors que les *Chicanos* avaient vu leur statut de minorité ethnique remis en question et délégitimé par certains Africains-Américains qui les considéraient comme blancs, les immigrants latinos ont rapidement été stigmatisés pour leurs différences culturelles et leur incapacité supposée à s'assimiler. Traditionnellement, et de façon bien trop rigide, les groupes raciaux ont été considérés comme construits sur la base de caractéristiques physiques, en particulier la couleur de la peau, tandis que les groupes ethniques sont pensés comme étant constitués d'individus partageant une mémoire historique ainsi qu'une culture communes⁵². D'autres travaux ont mis en

⁵² Cornell et Hartmann, 2004. Toutefois, il convient de préciser que les processus de racialisation ne consistent pas seulement à singulariser un groupe d'individus sur la base de caractéristiques physiques (et en particulier la couleur de peau). Il peut aussi s'agir de l'essentialisation d'une population sur la base de critères culturels considérés, par exemple, comme indépassables et suffisamment étrangers à la culture de la société d'accueil pour constituer un

avant la capacité supposée d'assimilation des groupes minoritaires comme étant le facteur principal de distinction entre groupe racial et groupe ethnique – les groupes ethniques étant, contrairement aux groupes raciaux, considérés par la population dominante comme capable de s'assimiler complètement⁵³. Les arguments contradictoires des leaders noirs de Compton posent donc, d'une part, la question de la légitimité de la construction de la catégorie ethnique « Latino/Hispanique » par le gouvernement fédéral, processus homogénéisant ne permettant pas de donner à voir toute la diversité interne à cette « communauté ». Ils mettent, d'autre part, en lumière la porosité des concepts de race et d'ethnicité, notamment du fait de l'association faite par de nombreux leaders noirs entre différences culturelles et incapacité à s'assimiler. En d'autres termes, l'élite africaine-américaine s'est servie de caractéristiques généralement considérées comme relevant de l'ethnicité pour opérer une racisation du groupe « Latino ». Ceci nous indique, comme l'a souligné l'historien George Fredrickson, qu'il peut être trompeur de distinguer de façon nette la race et l'ethnicité lorsqu'on s'intéresse aux relations intergroupes aux États-Unis, car l'ethnicité est racisée dès lors que la hiérarchie sociale de groupes considérés comme ayant des origines différentes se base sur les différences attribuées à ces groupes⁵⁴. L'étude des relations interminorités, en particulier entre Africains-Américains et Latinos, pourrait donc fournir d'importants éléments de réflexion nous permettant de complexifier notre compréhension de l'articulation entre race et ethnicité.

Références

Behnken, Brian D. (dir.), *The struggle in black and brown: African American and Mexican American relations during the civil rights era*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2012.

Bonilla Silva, Eduardo, *Racism without racists: color-blind racism and the persistence of racial inequality in America* (4^{ème} édition), Lanham (MD), Rowman and Littlefield Publishers, 2014.

Bradley, Omar, *The king of Compton : the assassination of a dream. An autobiography*, Miligan Books, 2007.

obstacle définitif à leur assimilation. Voir par exemple Bonilla Silva (2014) et Hattam (2007) pour des réflexions sur la dialectique race/ethnicité.

⁵³ Telles et Ortiz, 2008.

⁵⁴ Fredrickson, 2010.

Browning, Rufus P., Rogers Marshall Dale et Tabb David H., *Protest is not enough : the struggle of Blacks and Hispanics for equality in urban politics*, Berkeley, University of California Press, 1984.

Browning, Rufus P., Rogers Marshall Dale et Tabb David H., 2003, « Can people of color achieve equality in city government? The setting and the issues », dans Rufus P. Browning, Dale Rogers Marshall et David H. Tabb, *Racial politics in American cities* (3ème édition), New York, Longman Publishers, p. 3-16.

Camarillo, Albert M., « Going back to Compton : real estate, racial politics, and Black-Brown relations », dans Hazel Rose Markus et Paula M. L. Moya (dir.), *Doing Race : 21 essays for the 21st century*, New York, W. W. Norton & Company, p. 274-294, 2010.

Chapple, Reginald, « From Central Avenue to Leimert Park: the shifting center of Black Los Angeles », dans Darnell Hunt et Ana-Christina Ramón (dir.), *Black Los Angeles: American dreams and racial realities*, New York, New York University Press, p. 60-80, 2010.

Cornell, Stephen et Hartmann, Douglas, « Conceptual confusions and divides : race, ethnicity, and the study of immigration », dans Nancy Foner et George M. Fredrickson (dir.), *Not just black and white : historical and contemporary perspectives on immigration, race and ethnicity in the United States*, New York, Russell Sage Foundation, p. 23-41, 2004.

Cose, Ellis, « Black versus Brown », *Newsweek*, 2 juillet 2006.

Cotton, Bryan, « Hispanics boycott Compton school », *Los Angeles Sentinel*, 22 septembre 1994.

Cuche, Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales* (quatrième édition), Paris, La Découverte, 2010.

Desipio, Louis, *Counting on the Latino Vote: Latinos as a New Electorate*, Charlottesville, University of Virginia Press, 1996.

Fears, Darryl, « Compton Latinos still on outside looking in », *Los Angeles Times*, 16 avril 1998.

Fredrickson, George M., « Models of American ethnic relations: hierarchy, assimilation, and pluralism », dans Hazel Rose Markus et Paula M. L. Moya (dir.), *Doing Race : 21 essays for the 21st century*, New York, W. W. Norton & Company, p. 123-135, 2010.

Freer, Regina, « Black Brown city : Black urban regimes and the challenge of changing demographics. A case studies of Compton, California », *National Conference of Black Political Scientists*, Chicago, 25-28 mars 2004.

Fuetsch, Michele, « Candidate Would Be 1st Latino on Compton Council », *Los Angeles Times*, 19 mars 1989.

Gay, Claudine, « Seeing difference: the effect of economic disparity on Black attitudes toward Latinos », *American Journal of Political Science*, Vol. 50, pp. 982-997, 2006.

Ghorra-Gobin, Cynthia, *Los Angeles : le mythe américain inachevé* , Paris, CNRS Editions, 1997a.

Ghorra-Gobin, Cynthia, « South Central = Watts II ? De la rivalité entre anciennes minorités et nouveaux immigrés », *Hérodote*, n°85, p. 143-159, 1997b.

Hattam, Victoria, *In the shadow of race: Jews, Latinos and immigrant politics in the United States*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007.

Kaufmann, Karen K., *The urban voter : group conflict and mayoral voting behavior in American cities*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2004.

Klesner, Joseph L., « Political attitudes, social capital, and political participation: the United States and Mexico compared », *Mexican Studies / Estudios Mexicanos*, Vol. 19, n°1, p.29-63, 2003.

Kochhar, Rakesh et Fry, Richard, « Wealth inequality has widened along racial, ethnic lines since end of Great Recession », *Pew Research Center*, 12 décembre 2014.

Le Moigne, Yohann, « Du rôle du gangsta rap dans la construction d'une représentation : le cas de Compton, « ghetto noir » à majorité hispanique », *Cycnos*, numéro thématique « Ville et violence », Vol. 27, n°1, p. 25-37, 2011.

Le Moigne, Yohann, « Territoires de gangs et rivalités 'raciales' à Compton, Californie », dans *Des frontières indépassables ?*, Béatrice Giblin et Frédérick Douzet (dir.), Armand Colin, p. 231-243, 2013.

Le Moigne, Yohann, « "From a ghetto to a barrio": les enjeux de la succession ethnique à Compton (Californie) », *Urbanités*, dossier Amérique du Nord. En ligne : <http://www.revue-urbanites.fr/chroniques-from-a-ghetto-to-a-barrio-les-enjeux-de-la-succession-ethnique-a-compton-californie/>, 2014.

Macmanus, Susan A., « Mexican-Americans in City Politics: Participation, Representation, and Policy Preferences », *Urban Interest* , n°4, p. 57-69, 1982.

Morawska, Ewa, « Immigrant-black dissensions in American cities : an argument for multiple explanations », dans *Problem of the century: racial stratification in the United-States*, Elijah Anderson et Douglas S. Massey (dir.), New York, Russell Sage Foundation, p. 47-96, 2001.

Oliver, Eric J., *Local elections and politics of small-scale democracy*, Princeton, Princeton University Press, 2012.

Pallan, Pedro, « Open Letter to the Compton Community From Concerned Citizens and Residents of the Compton Community », *Compton Bulletin* , 20 juin 1993.

Richomme, Olivier, « "Hispanique / Latino / Origine espagnole" : genèse d'une catégorie

politique », *Politique américaine*, n° 21, p. 15-30, 2013.

Sanchez, George J., *Becoming Mexican American : ethnicity, culture and identity in Chicano Los Angeles, 1900-1945*, New York, Oxford University Press, 1993.

Sides, Josh, *L.A. city limits : African American Los Angeles from the great depression to the present*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 2003.

Sides, Josh, « Straight into Compton : American dreams, urban nightmares, and the metamorphosis of a black suburb », *American Quarterly*, Vol. 56, n° 3, p. 583-605, 2004.

Sonenshein, Raphael J., *Politics in black and white : race and power in Los Angeles*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

Stephan, Walter. G. et C. Lausanne Renfro, « The role of threat in intergroup relations », dans Diane M. Mackie et Eliot R. Smith (dir.), *From prejudice to intergroup emotions: Differentiated reactions to social groups*, New York, Psychology Press, p. 265–283, 2002.

Straus, Emily, « Unequal pieces of a shrinking pie : the struggle between African-Americans and Latinos over education, employment, and empowerment in Compton, California », *History of education quarterly*, Vol. 49, n°4, p. 507-529, 2009.

Straus, Emily, *Death of a suburban dream : race and schools in Compton, California*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2014.

Telles, Edward E. et Ortiz, Vilma, *Generations of exclusion : Mexican-Americans, assimilation and race*, New York, Russell Sage Foundation, 2008.

Telles, Edward, Sawyer, Mark Q. et Rivera-Salgado, Gaspar, *Just neighbors? Research on African American and Latino relations in the United States*, New York, Russell Sage Foundation, 2011.

Verba, Sydney et Nie, Norman H., *Participation in America: Political democracy and social equality*, New York, Harper and Row, 1972.

Wacquant, Loïc, *Parias urbain, ghetto, banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2006.

Walters, Dan, « How the new Los Angeles has reshaped California politics », dans Frédérick Douzet, Thad Kousser, Kenneth P. Miller (dir.), *The new political geography of California*, Berkeley, Berkeley Public Policy Press, p. 197-212, 2008.

Wilson, William J., *The truly disadvantaged*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987.